

Voiculescu, Liliana

**Parler à un solitaire : l'expérience unique d'une rencontre avec Jacques Poulin**

*The Central European journal of Canadian studies*. 2012, vol. 8, iss. [1], pp. 13-21

ISBN 978-80-210-5970-2

ISSN 1213-7715 (print); ISSN 2336-4556 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/125679>

Access Date: 19. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

— articles | articles



## Liliana Voiculescu

Université de Pitești, Roumanie

### Parler à un solitaire : l'expérience unique d'une rencontre avec Jacques Poulin

« C'est la chaleur humaine qui est le plus important  
dans ce que j'essaie d'écrire, je crois que c'est ça. »

#### Résumé

Je me suis proposé de reprendre, pour le présent article, un entretien avec l'écrivain québécois qui a été déjà publié comme annexe dans ma thèse de doctorat<sup>1</sup>, en employant, cette fois-ci une approche plus personnelle qui dépasse un peu le cadre scientifique et qui met aussi en évidence l'homme Jacques Poulin, pas seulement l'écrivain. Comme je sais, moi même, comment il est difficile de trouver des ressources pour faire des recherches sur la littérature québécoise, surtout si on se trouve en Europe, j'ai choisi de reproduire quelques extraits de cet entretien qui sont, à mon avis, représentatifs pour sa création. Ses paroles m'ont beaucoup aidée dans ma démarche scientifique et je pense qu'elles seront aussi très utiles pour tous ceux qui désirent étudier en profondeur son œuvre et qui n'ont pas accès à l'ouvrage qui contient l'entretien.

#### Abstract

This article is based on an interview with the Quebecois writer already published in my PhD thesis<sup>1</sup> and it has a more personal approach, one which transcends an academic background and also emphasizes the person Jacques Poulin, not only the writer. As I know very well how difficult it is to find resources to research Québécoise literature, especially if we are in Europe, I chose to reproduce some extracts from the interview which are, in my opinion, representative for his creation. His words helped me greatly in my scientific approach and I think that they will be very helpful for those who want to study his work thoroughly and who do not have access to the work containing the interview.

Québec, l'Île d'Orléans. Le 9 juillet 2007. Je suis dans un coin sauvage qui me semble familier. C'est un chalet caché dans une petite forêt, au bout d'un chemin de terre. Je vois aussi un étang où il y a des truites et des ouaouarons, et les voisins ne sont pas tout près.<sup>2</sup> Cependant je

- 
- 1) Voiculescu Liliana, *La Représentation des identités sociales dans le roman canadien contemporain. L'Exemple de Jacques Poulin*, ANRT, Lille, France, 2011, [http://www.anrtheses.com.fr/search.php?orderby=position&orderway=desc&search\\_query=VOICULESCU](http://www.anrtheses.com.fr/search.php?orderby=position&orderway=desc&search_query=VOICULESCU)
  - 2) Jack Waterman décrivait ainsi le chalet où Marine habitait dans *La Traduction est une histoire d'amour* (Leméac/Actes Sud, 2006, p.28). Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle THDA.

ne suis pas dans un roman, c'est la réalité qui m'entoure. Bien que j'aie l'impression de rêver : mon hôte est Jacques Poulin en chair et en os. En le regardant, un portrait de Jack me revient en mémoire:

Son visage creusé, sa barbe grisonnante et mal taillée, ses fines lunettes qui ne cachaient pas les poches sous ses yeux, sa maigreur extrême, son air mélancolique, tout ça me donnait une impression de déjà vu. (THDA, 20)

J'ai eu l'immense bonheur de rencontrer mon écrivain favori. Peu de gens ont cette chance... Lors d'un séjour d'études au Canada, j'ai osé envoyer un mail à Jacques Poulin en lui disant que j'aimerais bien le voir. À ma grande surprise, il a été d'accord. Je lui ai téléphoné et dès ses premiers mots j'ai reconnu la voix douce qui transparaît à travers ses romans. Il a eu la gentillesse de m'arranger, avec une de ses amies, le voyage de Québec sur l'Île, et à la fin il m'a conduite lui-même en ville.

En plus des émotions qui me rendaient toute rouge – comme la chemise que je portais – et qui me confirmaient le fait que je ne rêvais pas, j'avais un grand obstacle à dépasser : prononcer le mot « sociologie » devant lui. Cependant cela était inévitable, car c'était le cœur même de mes recherches. Je ne pouvais penser qu'à l'antisociologisme déclaré de l'écrivain. La distance qu'il prenait, dans ses romans et dans ses entretiens, par rapport à la sociologie et à la psychologie pourrait être résumée dans l'idée suivante : l'écrivain devrait se concentrer moins sur les peintures de la société et de l'âme humaine et plus sur l'exploitation du langage. C'est ce que dit monsieur Waterman dans *La Traduction est une histoire d'amour*:

Il déclarait sur un ton péremptoire que si, au XIX<sup>e</sup> siècle, le romancier tenait lieu de psychologue et de sociologue, il n'était plus acceptable d'écrire de la même façon à notre époque. Les peintures de l'âme humaine et de la société étaient dépassées et il fallait trouver de nouvelles sources d'inspiration. (THDA, 87)

Or, à une lecture attentive de son œuvre complète, au moins en ce qui me concerne, le social était assez présent derrière l'histoire des personnages, non pas comme une peinture de la société, c'est vrai, mais plutôt comme un présent en plein déroulement, un présent construit sur un passé réinterprété et un présent concentré sur le quotidien. C'était cela que je devais lui expliquer en lui présentant mon sujet. J'ai essayé de faire de mon mieux de ne pas rester dans le cadre scientifique et, parfois rigide, de la théorie et de la recherche, mais, en même temps, je ne pouvais pas m'en échapper. Heureusement que, lors de ma présentation, les « oui », les « ok », l'accord exprimé directement par Jacques Poulin me donnaient le courage de continuer. Vers la fin de ces quelques longues minutes pendant lesquelles je justifiais mon approche sociologique, virent les paroles que j'attendais :

- Oui, là je vois mieux qu'est-ce que vous pouvez trouver dans mes livres pour alimenter votre approche.
- Oui, je comprends à peu près ce que vous essayez de faire.



Cependant, cette confirmation fut accompagnée par le petit reproche que j'attendais d'ailleurs : « – C'est une approche très sociologique. »

Après avoir essayé d'esquisser une vue d'ensemble sur ce que j'étudiais, j'ai osé lui demander : « – Donc ma première question serait si vous trouvez que cela est pertinent ou non. »

La réponse m'a indiqué clairement que je parlais à un créateur parfaitement conscient du rôle que le lecteur a dans l'achèvement de l'acte d'écrire :

- Ah, mais ça, ce n'est pas à moi de juger. Une fois que les livres sont écrits, ils servent de point de départ à des constructions, chacun construit un monde à partir du livre qu'on a écrit, je crois. Les réactions sont très variées ; on fait ce qu'on veut avec les livres; il n'y a pas de bien ou de mal là-dedans ; il n'y a pas de pertinence non plus. Il faut que ce soit bien fait à l'intérieur de ce qu'on choisit, c'est tout, il faut que ce soit cohérent et logique, mais ce qu'on construit, ça peut aller dans le sens qu'on choisit, cela ne peut pas être bien ou pas bien, correct ou pas correct. Moi, j'accepte ce que vous faites, c'est tout. C'est bon. Allez-y !
- *Peut-être que le mot « pertinent » n'était pas le mot juste. Je me sers du langage scientifique...*
- Mais cela ne met pas de distance entre nous.

Ce petit encouragement a réussi à me détendre complètement et à partir de ce moment j'ai eu l'impression de parler à un ami qui me faisait découvrir les secrets de son art d'écrire. Et ce qui était vraiment évident, c'était son rejet de toute théorie comme point de départ de sa création. Voilà quelques extraits qui confirment, à mon avis, que l'inspiration vient de son expérience vécue:

- *Est-ce qu'on pourrait parler d'une reconstruction de la société dans ce sens-là, au niveau de l'interprétation de la lecture ?*
- Pour cela, il faudrait que moi, j'aie une vision de la société et je ne suis pas sûr d'en avoir une<sup>3</sup>. Il me semble que, dans mes histoires, je fais en sorte que les personnages se rapprochent le plus possible. Et quand je mets deux personnages en présence l'un de l'autre, je vois bien qu'il y a des obstacles à la communication et je ne décide pas d'avance ce qu'ils vont faire. En général ils essaient de se rejoindre et parfois ils réussissent en partie, je crois qu'ils réussissent en partie à condition qu'ils soient tolérants, à condition qu'il n'y ait pas trop d'idées préconçues, à condition qu'ils aient une capacité de chaleur humaine. C'est la chaleur humaine qui est le plus important dans ce que j'essaie d'écrire, je crois que c'est ça. Je ne sais pas trop comment ça se présente et je ne sais pas trop pourquoi ça me préoccupe. Il faudrait que j'examine toute mon enfance et je n'ai pas du tout envie de faire ça. Je sais que je voudrais créer des livres pleins de chaleur, mais c'est très difficile, c'est une utopie, je veux dire, on ne peut pas, on peut juste essayer. Donc on écrit une histoire qui se construit petit à petit, puis à la fin on se rend compte qu'on n'a pas bien réussi à faire que les gens se rejoignent, alors on commence une autre histoire, en espérant que cette fois ça va bien marcher complètement. Mais ça ne marche pas complètement. Et pendant ce temps, le personnage principal devient de plus en plus vieux, et c'est de plus en plus difficile, en vieillissant, d'avoir des rapports très chaleureux avec les gens qui nous entourent. On s'éloigne vers je ne sais pas quoi quand on vieillit.

3) Nous soulignons.

[...]

– Mais, le point central, c'est la chaleur humaine. Ça peut s'appeler fraternité. Mais « fraternité », ça a un côté masculin, donc « chaleur humaine » c'est peut-être plus général.

[...]

– Oui, c'est ça que j'essaie de faire et je ne le fais pas à cause d'une théorie, mais c'est comme instinctif, c'est comme ma personnalité. Cela peut s'appeler le style ... Le style, voilà... Le style dans un roman ce n'est pas seulement l'écriture, c'est la manière de concevoir, de présenter les personnages, c'est le choix du narrateur, le choix du sujet aussi, ça fait partie du style, d'après moi, c'est beaucoup plus vaste que ce qu'on entend d'habitude. Les gens croient que le style c'est la belle écriture, mais ce n'est pas ça. C'est comment une personnalité s'exprime à travers les mots, c'est ça le style. Ou encore, quelqu'un écrivait « le style de l'homme, c'est l'homme lui-même »<sup>4</sup> ça devrait être « le style c'est l'âme, c'est l'âme de quelqu'un qui s'exprime à travers les mots ». Je crois que c'est ça, c'est comment la personnalité s'exprime, y compris l'inconscient de celui qui écrit. Et donc c'est un travail instinctif à cause de ça. Ça ne découle pas d'un raisonnement, je veux dire que je ne peux faire autrement que d'exprimer une recherche de chaleur humaine. Je pourrais essayer d'écrire d'autres choses et je ne pourrais pas. Ça vient de je ne sais pas où et je ne sais pas pourquoi non plus. C'est comme ça.

[...]

– *Mais, vous aussi, vous écrivez sur le quotidien, sur les choses qu'on fait chaque jour. On pourrait dire que c'est une philosophie de vie ?*

– Non, non, pour qu'il y ait une philosophie, il faudrait qu'il y ait un choix, et ce n'est pas un choix. Comme je vous le disais tout à l'heure, je ne peux pas faire autrement ; c'est juste comment on est qui s'exprime dans les histoires. Ce n'est pas compliqué. Ce n'est pas la peine d'y réfléchir.

[...]

– Oui. Ça, le bibliobus, ça ne découle pas d'une idée, ce n'est pas une idée que j'avais, ça vient du fait que, quand j'étais en France, ma copine, Marie, avait une sœur qui travaillait dans un bibliobus qui allait dans les régions françaises à la campagne, prêter des livres aux gens dans les petits villages. Mon idée vient de là. Donc, c'est quelque chose de précis, de concret qui m'a donné l'idée.

[...]

– *J'ai trouvé très intéressante l'idée d'associer la culture avec la chaleur physique et humaine dans Les Yeux bleus de Mistassini.*

– Ah oui, cela c'est une idée qui vient d'une petite librairie à Paris, que vous connaissez peut-être.

– *Oui, Shakespeare and Company. Je suis allée la voir après que je l'ai découverte dans vos romans.*

– Évidemment celle qu'on voit, elle n'est pas tout à fait celle du temps d'Hemingway. Parce qu'à cette époque-là, il y avait un poêle.

– *Oui, j'ai vu, il y a encore un petit trou dans la pièce. Le poêle suggère, bien sûr, la chaleur physique, mais aussi la chaleur humaine.*

– Oui, dans Shakespeare and Company ça venait de Sylvia Beach ; elle était très chaleureuse. Quand Hemingway est allé là-bas pour la première fois, elle lui a permis d'apporter beaucoup de livres. Et ce n'était pas une bibliothèque, c'était une librairie. Normalement dans une librairie, on n'a

4) Dans son *Discours sur le style*, qu'il prononça pour sa réception à l'Académie française, Georges-Louis Leclerc de Buffon a dit : « Le style est l'homme même. »



pas le droit d'apporter des livres. Donc elle était très chaleureuse ; et lui, il était très étonné d'être accueilli si chaleureusement par cette dame-là.

[...]

– Tout ce que vous m'avez décrit là [les phénomènes sociaux qui apparaissent dans son œuvre], ça part des choses concrètes pour moi. Bungalow c'était une copine qui a dit à son mari : l'an prochain, dans un an d'ici, je m'en vais de la maison. Et elle est partie au bout d'une année. C'était une fille qui n'était pas bien, qui avait une vie trop monotone, qui avait tout le matériel et tout le confort, mais elle ne voulait pas de ça. Le féminisme, il vient de ma femme. C'étaient les idées de l'époque, le besoin d'autonomie que tous les jeunes éprouvaient à cette époque-là ; ma femme et toutes ses amies étaient féministes, et elle était plus jeune que moi et elle aussi avait besoin de tout ça. Je pense qu'elle s'est mariée avec moi pour sortir de sa famille qui la contrôlait trop. Donc, moi je l'ai aidée à devenir autonome. Ça a été un crochet qu'elle a fait pour devenir autonome. Et c'était une artiste en même temps ; elle était sculpteur, donc elle avait son travail, ses amis, une vie complète en dehors de moi. C'est normal, c'était comme ça à l'époque.

– *C'était donc au début des années 70.*

– Oui. Les hippies et tout ça, je l'ai connu, il y en avait un petit peu au Québec, mais quand j'ai écrit *Volkswagen Blues*, je suis allé à San Francisco et il y avait encore ce mouvement dont on sentait les effets, la façon dont ils vivaient. Et il y avait des gens qui distribuaient de la nourriture aux hippies gratuitement. Donc, c'est toujours des choses concrètes qui sont à la naissance des histoires de mes livres, des choses que j'ai vécues comme tout le monde. Ça ne vient pas d'une théorie sociale. Mais c'est vrai qu'il y a des ados qui sont dans mes derniers livres, ça vient des gens que je connais, dans les familles de mes amis, des choses comme ça.

– *Ou bien, le drame des mères qui perdent leurs enfants comme dans Jimmy, ou Chat Sauvage ou Marie de La Tournée d'automne.*

– Oui, oui. J'ai des amis qui ont connu ça. Par exemple une de mes copines a eu un enfant qui est mort dans un accident quand il était adolescent. Celle qui s'appelle Bungalow, elle a un fils qui s'est suicidé. C'est fréquent. Quand on écrit des livres, ce qu'on apprend autour de nous, ça entre dans les livres.

[...]

– Oui, oui, je veux seulement dire que c'est quelque chose de concret, non pas une idée. Les romans viennent au monde à cause des émotions qu'on a et non pas à cause des idées. Je crois que les idées viennent longtemps après les émotions. On commence par avoir une émotion, on sent quelque chose, et après, on se dit : « Ah ! comment ça va de ce côté-là ? », et là il y a des idées qui viennent pour essayer de voir si on peut aller un peu plus loin, ou s'il faut aller à gauche ou à droite et on commence à lire des choses pour approfondir le petit chemin qu'on était en train de tracer, mais au départ c'étaient des émotions. J'insiste parce que j'ai remarqué à la télé que, quand les journalistes interrogent les auteurs, ils demandent toujours : « Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'écrire telle chose ? » Et ce n'est jamais une idée qui est au départ, ce sont les émotions. Ils devraient demander : « Quelle a été l'émotion qui a donné naissance à tel livre ? »

L'instinct, non pas la raison, les émotions, non pas les idées, constituent l'essentiel de sa création. Mais, n'est-ce pas difficile de mettre en mots une émotion, un sentiment ?



- C'est comme un instinct ou une tournure d'esprit qu'on a. S'il y a quelque chose que je vois, qui m'intéresse beaucoup, n'importe quoi, moi, j'imagine toujours que je parle à quelqu'un et que j'essaie de lui raconter ce que je vois. Et cela se traduit toujours en mots et souvent ça fait une phrase et cette phrase-là, je l'écris dans un petit carnet en me disant : « Ah ! je pourrais aussi dire ça dans l'histoire que je suis en train d'écrire. Mon personnage pourrait dire telle ou telle phrase. » Donc, il y a toujours une tentative pour mettre en mots des choses que je remarque. Mais je ne sais pas pourquoi je fais ça, peut-être que ce n'était pas comme ça au début, mais maintenant c'est vraiment comme ça. Je cherche toujours des mots pour raconter à quelqu'un ce que je vois et je me construis une phrase dans ma tête et je la note en me disant : « Ah ! je vais pouvoir m'en servir dans ce que j'écris. » Et tout ce qui arrive pendant que j'écris, entre ainsi dans mon histoire.

Les efforts qu'il fait lorsqu'il écrit ses romans sont déjà très bien connus. Ce travail sur l'écriture est un des thèmes qui s'étend à travers tous ses œuvres. Il a l'amabilité de m'en parler :

- Mais, dans l'histoire, il ne faut pas [la chaleur humaine] exprimer d'une manière directe. Il faut qu'on sente qu'elle est en dessous des mots. Et tout le problème des romans, comme j'essaie de les écrire, c'est de laisser sous-entendre ce qui est important. L'essentiel, c'est comme un peu en deuxième plan.
- *Au niveau du travail d'écriture, n'est-ce pas difficile de cacher cette chaleur humaine ?*
- C'est comme la pudeur, il y a une sorte de pudeur quand on écrit.
- *Mais, cela vous arrive de dire les choses clairement et de travailler sur l'écriture pour cacher un peu l'essentiel ?*
- Ça se fait en partie après le premier jet, après le brouillon, quand on enlève les choses qui sont de trop. Dans les choses qui sont de trop il y a les choses qui sont exprimées d'une manière trop directe. Je les enlève dans le deuxième brouillon. Oui, il y a un travail sur l'écriture dans le deuxième brouillon et il consiste surtout à enlever ce qui est de trop, y compris les choses exprimées trop directement, mais aussi les mots superflus dans une phrase. C'est une sorte de dépouillement dans le deuxième brouillon.
- [...]
- J'essaie de ne pas mettre dans les romans des choses actuelles pour donner un caractère plus universel à ce que j'écris. Mais, de temps en temps il y a quand même de petites choses qui doivent permettre de dire que celui-là est ici, en telle année. Mais, en général, j'essaie de ne pas trop actualiser les livres.

La modestie est présente dans presque chaque mot qu'il prononce. Il raconte tous ces détails sur un ton neutre comme s'il parlait des choses ordinaires. Il répond à mon admiration en me faisant comprendre qu'il n'est pas du tout originel et que, dans ce qu'il écrit, il s'inspire de ses modèles littéraires. Il me parle aussi de quelques sujets qu'il a abordés dans *Les Grandes Marées* et *Volkswagen blues*. En grande partie, ce sont des choses que j'ai déjà lues dans d'autres entretiens. Mais elles deviennent beaucoup plus personnelles quand il me les dites à moi.

- Oui, c'est une île privée [l'Île Madame]. Et moi, je l'ai choisie à cause du nom, à cause de Madame, parce que le roman *Les Grandes Marées* est comme un raccourci de l'histoire de l'humanité, de



la terre. En français, on dit souvent « Madame la Terre », c'est pour cela que j'ai pris cette île-là. Madame la Terre, où il y a au début seulement une personne, ensuite deux, ensuite tellement de monde qu'ils mettent dehors celui qui était là au début, ils le poussent comme s'il n'y avait pas de place pour l'humanité. Voilà quelque chose comme ça, une sorte de symbole avec une espèce de Dieu qui veut faire le bonheur de tout le monde. Et un homme et une femme à chaque bout qui essaient de se rejoindre malgré la distance. Quand je pense à ce livre-là, c'est un livre qui est, à cause de mon envie d'en faire quelque chose de symbolique, comme désincarné, qui est comme abstrait, les personnages ne sont pas de vrais personnages, les personnages sont comme des types, et ça c'est un défaut, je crois. Ce n'est pas assez ancré dans la réalité, c'est comme abstrait, comme une allégorie.

– *Quand vous dites que les personnages sont des types, ce sont des types sociaux.*

– Oui, oui, il y a l'homme, la femme, le Dieu, un intrus, un animateur, quelque chose comme ça. C'est un livre que j'avais envoyé à un éditeur français et il l'a refusé parce que c'était trop allégorique. Mais, ce livre-là, c'était le premier livre où j'ai commencé à écrire des chapitres courts avec des titres qui laissaient entendre les choses, plutôt que les dire directement et j'ai trouvé une façon d'écrire avec ce livre-là. Donc c'est un livre raté, mais qui a des qualités qui sont utiles maintenant quand j'écris. Je les ai trouvées en écrivant. J'ai trouvé même mon style dans cette histoire-là.

[...]

– Oui, c'est une histoire très compliquée, *Volkswagen blues*. Plusieurs niveaux de lectures sont possibles, il y a plusieurs thèmes qui sont mêlés. D'abord il y a le thème des rapports homme-femme, de masculin-féminin, il y a la recherche du paradis perdu, il y a la recherche du frère, la fraternité, la chute des héros, la décadence des héros et la place du français en Amérique. Alors ça fait trop de choses et c'était impossible de prendre cinq thèmes et les amener jusqu'à la fin ; il n'y a aucun des thèmes qui soit conduit jusqu'à la fin. Alors le livre que j'écris maintenant<sup>5</sup> reprend un des ces thèmes-là, qui est la place du français en Amérique et là je dois essayer de mieux faire ça. J'ai les deux tiers écrits et je ne suis pas arrivé à bien le faire encore. Mais je vais essayer de le faire correctement.

Il me dévoile même des secrets de ce roman qu'il avait en chantier et où il introduit un personnage nouveau : « un lecteur sur commande, un lecteur à qui on téléphone pour dire : venez chez moi et lisez-moi des histoires » et il me dit avec un sourire amusé : « Il faudrait que je me dépêche de finir cette histoire-là pour que vous la mettiez dans votre thèse, parce qu'elle est plus importante que les autres. »

Lors qu'il parle du Québec, son enthousiasme est évident. L'impression que j'avais, et que j'ai même maintenant quand je relis l'entretien, est, de nouveau, de confondre fiction et réalité. J'entends Jacques Poulin qui parle, mais je vois aussi Jack qui écrit sur ce thème :

– Autrefois, les deux tiers de l'Amérique du Nord étaient françaises, appartenaient à la France, et ça s'appelait la Louisiane. Et c'était très grand, la Louisiane, ça allait de la chaîne des montagnes qui est à l'est jusqu'aux montagnes Rocheuses et les Grands Lacs et jusqu'au Golf du Mexique, tout cela appartenait à la France ; il y avait des forts, il y avait des gens qui faisaient la traite des

5) Il s'agit du roman *L'Anglais n'est pas une langue magique*, paru en 2009 aux Éditions Lèmeac.

fourrures, il y avait des explorateurs, il y avait toute une vie qui était menée par des gens très très vigoureux, très entreprenants, des aventuriers, qui avaient beaucoup de relations avec les Indiens. Et malheureusement à une certaine époque ce territoire-là fut vendu aux États-Unis. Sinon, le français aurait occupé beaucoup plus de place, peut-être même que l'Amérique du Nord aurait été française dans l'ensemble. Il y avait un rêve d'avoir un grand territoire français. Le rêve s'est rétréci là, et ce sont à peu près les frontières du Québec qui gardent vivant ce rêve-là. C'est ça le sujet de ce que j'écris maintenant. Celui qui est le narrateur dans mon histoire, le lecteur, c'est un petit frère, celui qui dans une famille est le dernier et qui ne peut pas être aussi courageux, ni aussi bon que le grand frère. C'est comme le Québec lui-même, le petit frère c'est le Québec.

[...]

- *Par « la place du français en Amérique », vous parlez bien sûr de la langue, mais aussi de la culture et de la civilisation ? Ce n'est pas tout à fait clair pour moi.*
- Je ne suis pas sûr que ce soit clair pour moi non plus.
- *Le français comme langue, mais qui passe par l'histoire et par le passé.*
- Oui, et partout aux États-Unis il y a des traces de ça, des noms de villes, par exemple : Détroit, la Nouvelle Orléans. Il y a plein de petites villes qui ont été fondées par les Français. Il y a plein de rivières qui ont des noms français. Il y a des endroits où des Français sont arrivés en canot et ont campé pendant quelques jours et ils ont baptisé cet endroit-là et le nom est resté, des fois il est un petit peu transformé, mais il y a beaucoup beaucoup de noms français en Amérique, aux États-Unis.
- Et les gens avec les carabines de cette époque-là, ils se promenaient en canots, ils allaient partout, ils remontaient des rivières, ils faisaient de la traite avec les Indiens, échangeaient des fourrures avec eux. Ils ont beaucoup aimé le continent.
- *À propos du français en Amérique, quelle serait la place de l'anglais au Québec ?*
- Je sens que c'est très envahissant. Le Québec est comme un îlot francophone au milieu d'une mer anglophone et toute la culture américaine nous envahit et toute notre vie est marquée par les chansons américaines, par les films américains, par des voitures, par les appareils électriques et par la pollution des usines américaines. On est comme un îlot qui résiste à la culture anglophone.
- *Mais quand même elle entre, il est impossible de l'éviter.*
- Oui, c'est impossible, surtout que, avec Internet maintenant on est en contact quotidien avec toute cette culture. C'est même étonnant qu'on parle encore français, très étonnant. Surtout qu'une grande partie de l'histoire du Canada est une tentative d'assimilation des Français par les Anglais. Et on a résisté parce qu'on faisait beaucoup d'enfants à une certaine époque et aussi parce qu'on était repliés sur nous-mêmes, parce qu'on était aussi dominés par le clergé, et le clergé protégeait la langue en même temps que la culture.
- *Cela se passait avant la Révolution tranquille.*
- La Révolution tranquille a été vraiment un changement très radical, très rapide. On a tout remplacé, les institutions, les façons de voir... Le clergé, on l'a poussé dans un petit coin, sans presque aucune violence.
- *À propos du clergé, j'ai remarqué qu'il n'y a pas beaucoup de place pour la religion dans vos romans.*
- Il n'y en a pas beaucoup, non. Non, non, pour moi la religion c'est toujours une sorte d'exploitation...



- *Exploitation, vue à travers l'histoire du Québec, avec l'arrivée des Français, c'est ça ?*
- Oui, les Français sont arrivés pour des raisons économiques, mais aussi pour des raisons religieuses. Ils voulaient évangéliser les autochtones, les Indiens, et garder tout le monde dans une sorte de pays religieux, de sanctuaire en Amérique. Et déjà des explorateurs et des gens qui faisaient la traite des fourrures y résistèrent. Des prêtres voulaient que tout le monde cultive la terre et reste dans un petit coin où ils pouvaient les contrôler. Et il y avait beaucoup d'explorateurs et d'aventuriers qui ont refusé cette vie-là et qui ont rayonné partout en Amérique, mais c'était contre les vœux du clergé, c'était une sorte de désir d'indépendance de ces gens-là. C'étaient des Français, des gens qui étaient nés en France, qui goûtaient à la liberté pour la première fois et qui en ont profité au maximum contre les vœux des curés.

Même maintenant, lorsque j'écris ces mots, je suis très émue, mais cela ne peut pas se comparer à ce je vivais il y a quatre ans. En revoyant cet entretien, j'aurais plein de questions à lui poser pour développer certains aspects à peine touchés, des aspects que je ne saisisais pas à l'époque à cause des émois. Cependant, même si je reste avec ce regret, je ne changerais pour rien au monde la sensation unique que j'ai ressentie dans sa compagnie. Et pour revenir à l'épigraphie que j'ai choisie pour cet article, j'oserai la continuer disant « C'est la chaleur humaine qui est la plus importante dans les relations humaines. » Impressionnée et effrayée de prononcer le mot « sociologie » dans sa présence, j'ai eu l'immense plaisir de découvrir une personne modeste, chaleureuse et intelligente qui m'a aidée à dépasser toute émotion et dans la compagnie de laquelle j'ai passé quelques heures de chaleur humaine que je n'oublierai jamais.

## Bibliographie

Poulin, Jacques. *La Traduction est une histoire d'amour*. Leméac/Actes Sud, 2006.

Voiculescu, Liliana. *La Représentation des identités sociales dans le roman canadien contemporain. L'Exemple de Jacques Poulin*. ANRT, Lille, France, 2011.

